

# Les femmes et les livres : le petit homme

Autor(en): **Lauber, Cécile / J.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **21 (1933)**

Heft 406

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-261151>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le travail social, comme dans l'activité pédagogique et professionnelle en Allemagne, exprime son profond regret pour les pertes et les souffrances qu'impliquent ces mesures, et espère vivement que le Gouvernement allemand discontinuera cette politique réactionnaire.

## IN MEMORIAM

### Virgile Rossel féministe

Les suffragistes viennent encore de perdre un ami fidèle et dévoué, Virgile Rossel, ancien juge fédéral, décédé à Lausanne le 29 mai, dans sa 70<sup>ème</sup> année. En 1905 déjà, V. Rossel, dans le *Politisches Jahrbuch*, donnait un essai sur *La démocratie et son évolution*, où il affirmait que la civilisation et la démocratie ne s'accorderaient pas éternellement de l'oppression d'un sexe par l'autre, et de l'injustice qui fait des femmes des mineures, politiquement parlant. Il ne cacha jamais ses convictions féministes, et il en eut du mérite, dans un pays où, jusqu'à il y a fort peu de temps, on se faisait regarder de travers lorsqu'on se déclarait féministe. En 1932, il publiait, aux Editions Spes, à Lausanne, sous le titre *Ce que femme veut*, un roman féministe, qui montre une Jurassienne, députée au Grand Conseil, aux prises avec un conflit sérieux entre son mari, son foyer et son mandat politique. Tout se termine le mieux du monde. L'auteur y décrit d'amusants meetings, une campagne en faveur du suffrage et des moyens de propagande dont nous pouvons faire notre profit.

V. Rossel a encore un autre titre à notre reconnaissance: son *Manuel du droit civil suisse*, publié en collaboration avec F. Mentha, est pour nous un précieux guide, lorsque nous essayons de nous retrouver dans ce maquis, et de saisir la pensée du législateur; combien de fois ne nous a-t-il pas facilité la compréhension de notre droit civil!

Rappelons aussi que Virgile Rossel était un lecteur fidèle de notre journal, auquel il dédia spécialement un sonnet lors de sa fête de majorité en novembre dernier. Ce sont là des témoignages de sympathie qu'il fait bon évoquer en ces temps difficiles. (Red.)

### Mlle Raccaud

Au moment de mettre en pages, nous apprenons le décès survenu le 11 juin, après une longue et cruelle maladie, de Mlle A. Raccaud, l'une des plus fidèles féministes vaudoises. Nous remercions dans notre prochain numéro sur ce décès qui nous attriste toutes.



## Les Femmes et la Société des Nations

### La traite des femmes en Orient<sup>1</sup>

II.

De ce long et poignant roman auquel nous avons comparé, par l'intérêt de sa lecture, le rapport de la Commission d'enquête de la S. d. N., les chapitres les plus lamentables sont peut-être ceux qui ont trait aux seules victimes européennes du trafic de chair humaine en Orient, soit aux femmes russes en Chine du Nord et en Mandchourie. Une bonne

<sup>1</sup> Voir le *Mouvement*, No 404.



## Les femmes et les livres

### Le petit homme

N. D. L. R. — Grâce à l'obligeance de Mme Cécile Lauber d'abord, et d'amis communs ensuite, nous sommes à même de donner à nos lecteurs la traduction inédite en français d'un fragment du roman *Die Wandlung* (Métamorphose) qu'a analysé avec tant de pénétration notre collaboratrice, M<sup>lle</sup> Marg. Alioth, dans notre avant-dernier numéro.

A peine venu au monde, le petit homme avait accaparé l'autorité.

Il ne savait encore bien faire quoi que ce soit, ni bien voir, ni bien entendre. Et lorsqu'il pleurait, c'était loin d'être des larmes encore, mais une espèce de coassement impuissant, tout à fait comique: personne pourtant n'en riait.

Le coassement n'était ni bien fort ni bien impérieux, il aurait pu aisément échapper, et pourtant n'échappait à personne. Le son le plus léger qu'exhalait cette bouche minuscule faisait dresser l'oreille à toute la maison. Et la jeune mère, qui venait de s'assoupir, s'éveilla aussitôt, levait sa tête de l'oreiller et demandait avec inquiétude: — Ma sœur, que lui manque-t-il?

— Il aura faim, répondait la sœur en soule-

### Alma SUNDQUIST (Suède)

Docteur en médecine

*L'un des trois membres et la seule femme de la Commission de la S. d. N., qui a mené cette admirable enquête sur la traite des femmes dans les pays d'Orient. Alma Sundquist est féministe, et a souvent représenté son pays à nos Congrès internationaux.*



Cliché du Conseil International des Femmes.

partie de ces malheureuses appartenant à des familles de réfugiés sans ressources, échouées dans des régions écartées de Mandchourie, où des Chinois ont assuré leur entretien, mais en exigeant d'elles, en échange, que les femmes membres de ces familles se livrent à la prostitution. La page suivante du rapport à la S. d. N. vaut d'être citée en entier:

«...Un groupe de réfugiés russes a tenté de passer la frontière russo-mandchoue du nord, en un point non surveillé de la steppe. La seule saison favorable à une telle entreprise est l'hiver, car les rivières gelées sont faciles à franchir, les pistes glacées sont plus praticables que par temps de dégel, et les hommes et les chevaux ne sont pas harcelés par les milliers de mouches, qui, en été constituent un véritable obstacle pour les voyageurs.

Les réfugiés qui, dans ces régions, sont pour la plupart des paysans, ont entassé le plus possible d'effets et de bagages sur des traîneaux à cheval ou à main, et ont suivi la direction de la frontière jusqu'au moment où ils ont rencontré certains convoyeurs chinois dont le métier lucratif consiste à conduire les réfugiés de l'autre côté de la frontière... Une fois la frontière franchie, ces réfugiés ont cherché à se rendre dans les régions de Mandchourie où ils pourront trouver des gens parlant leur langue et susceptibles de les employer comme ouvriers. Les voilà donc poursuivant leur chemin vers la ligne du chemin de fer de l'Est chinois, située à environ 2.000 kilomètres plus au sud. Comme dans la plupart des cas, ils n'ont guère ou point d'argent, ils ne tardent pas à être forcés de vendre ce qu'ils ont, afin de continuer leur voyage — moyen dangereux pour des gens terrorisés, ignorants et sans foyer. Ils logent parfois dans des auberges chinoises ou reçoivent parfois l'hospitalité de paysans chinois. Parfois, en raison de leur ignorance ou de leur incapacité à établir un budget, il leur arrive de s'attarder trop longtemps à un endroit, de sorte que la note finit par s'enfler hors de proportion avec leurs moyens; parfois ils sont exploités et trompés par des gens sans scrupules. Dans ce cas, ils finissent tôt ou tard par échouer dans quelque village perdu de Chine, privés de leurs hardes, et endettés auprès de leur logeur. Comme celui-ci ne veut pas laisser toute la famille s'en aller sans avoir été payé, et que les réfugiés sont trop désespérés pour s'adresser aux autorités — dont le représentant le plus proche peut, d'ailleurs, se trouver à une grande distance, — on conclut en général une

sorte d'arrangement en vertu duquel les hommes poursuivent seuls leur route avec l'espoir de gagner, une fois à destination, assez d'argent pour revenir s'acquitter de leurs dettes, et reprendre leurs femmes.

Si au bout de quelque temps, ils ne reviennent pas, le logeur chinois se croit en droit — comme il croirait l'être sans doute s'il s'agissait de Chinoises — de profiter à sa guise de la présence de ces femmes russes, soit dans sa propre maison, soit en les passant à d'autres contre une indemnité convenable. Il se peut qu'on les demande pour en faire des épouses, des concubines ou des domestiques, mais dès l'instant qu'on la considère comme un placement, entre les mains de gens inaccessibles à la pitié, une femme de race étrangère, incapable de parler la langue du pays, peut-être même incapable d'écrire une lettre dans sa propre langue, trop lasse et trop harassée pour protester, ne tardera pas à prendre le chemin de la maison de prostitution du village...

...Il est très difficile de déterminer le nombre de ces victimes, mais d'après des témoins dignes de foi, qui avaient parcouru de grandes distances à travers toute la Mandchourie du Nord, il y avait des prostituées russes de cette catégorie dans presque tous les villages qu'ils ont traversés... (Rapport, p. 31, 32.)

L'autre catégorie des victimes russes de la prostitution en Chine se rapproche davantage de celles que nous connaissons en Occident: ce sont surtout, en effet, des jeunes filles désireuses de gagner vite et facilement beaucoup d'argent, naïves et inexpérimentées, attirées par l'appât du plaisir, qui se laissent tomber à la plus désespérante facilité dans les filets des trafiquants. Toute la région de Kharbin spécialement fournit une abondante proie à la traite des femmes. Fondée par les Russes, il y a une trentaine d'années, lors de la construction du chemin de fer, Kharbin a très vite, comme centre ferroviaire important, attiré la nombreuse population des aventuriers cherchant à s'enrichir, et dont la vie large et dépensière a marqué toute l'atmosphère de la ville. Le fait que les armées tsaristes y ont établi pendant la guerre leur quartier général n'a pas peu contribué à accentuer ce caractère de dissipation et d'agitation qui subsiste encore actuellement, et l'on peut dire que toutes les formes de la prostitution occi-

dentale se retrouvent là depuis la basse maison de prostitution jusqu'à la pratique de métiers divers, tels que celui de chanteuse de cafés-concerts, de serveuse de restaurants ou de danseuse professionnelle (partenaire de danse). Certaines jeunes filles, il faut le reconnaître, exercent ces métiers, le dernier surtout, de façon parfaitement respectable, mais un trop grand nombre, grisées par l'ambiance de cette vie, ne rêvent que d'aller continuer leur carrière dans les grandes villes de la Chine centrale et méridionale, tel que Tientsin, ou Shangai, et font partager à leurs parents leurs illusions et leurs désirs. Comme d'autre part, la demande de danseuses est très forte dans les grands centres commerciaux de la Chine proprement dite, et que cet « article » tout spécialement se place bien sur le marché (quelle éloquentement terminologie on est obligé d'employer!) les trafiquants saisissent toutes les occasions de profiter de cette ignorance et de cette vanité néfastes:

«...Une jeune fille dont le désir est de se rendre dans un de ces grands centres où elle espère trouver de nombreuses occasions de succès n'examinera pas de trop près une offre qui semble lui fournir un moyen facile d'accomplir le voyage. C'est seulement lorsqu'elle se trouve contrainte à entrer dans une maison de prostitution, ou dans un établissement de danse d'une catégorie qui la met au niveau de ces maisons, qu'elle se rend compte de son imprudence. A ce moment, elle est déjà endettée, c'est-à-dire qu'elle doit le prix de son voyage ou du trousseau dont elle s'est munie pour être prête à occuper la situation brillante qu'elle a vaguement espéré obtenir.

Elle est sans aucune aide pour protester, elle se trouve dans une ville inconnue, elle ne peut faire aucune proposition pour le remboursement de l'argent qui lui a été avancé, elle ne voit aucun espoir de trouver la situation facile qu'elle s'imaginait pouvoir obtenir aisément dès son arrivée. En outre, comme elle a laissé à l'agent le soin de prendre toutes les dispositions nécessaires en ce qui concerne ses papiers d'identité et son autorisation de voyage, sans lesquels une Russe ne peut pas se déplacer en Chine, ces documents sont en la possession de l'individu en question. Elle ignore tout des mesures qu'elle peut prendre pour résister aux exigences du trafiquant, et elle croit qu'il ne lui reste qu'à se soumettre...» (Rapport p. 38.)

Femmes européennes et femmes asiatiques, toutes victimes, soit de circonstances extérieures déplorablement soit d'ignorance et de légèreté sévèrement blâmables, coutumes ancestrales, touchantes et cruelles à la fois, et difficiles à déraciner (nous l'avons montré pour les victimes chinoises de la traite) et vices de civilisation accentués par les conditions de vie de certaines régions de l'Orient, tel est le martyrologue lamentable que nous a montré tout au long la Commission d'enquête de la S. d. N. Quels remèdes peut-elle en même temps suggérer? Que proposent ceux et celles dont vibre le sentiment de leur responsabilité humaine devant de pareilles misères humaines et matérielles? c'est ce que nous exposerons dans notre prochain et dernier article.

E. Gb.

## VARIÉTÉ

### Un joli reportage

L'illustré du 18 mai nous apporte un reportage savoureux d'un journaliste genevois. Fancy — nom de plume — s'étant éveillée un matin avec l'idée fixe d'apprendre si ses concitoyennes désirent leurs droits politiques, descend dans la rue, hante le marché, court de la boutique au salon, et pose à toute ses victimes la question: « Madame, voulez-vous voter? »

La marchande de légumes n'hésite pas: « Mais bien sûr que j'aimerais voter. Il y a 25 ans que je suis abstinente. » Une vendeuse de journaux et de tabacs désirerait s'occuper de tout ce qui concerne la femme et l'enfant, car elle estime que, dans certains cas, la femme est lésée... Une religieuse passe, perdue dans l'ample robe et la sonnette... elle est évidemment au-dessus de la mêlée, n'éprouve nul désir de voter, et n'y serait, du reste, pas autorisée. Par contre, la marchande de poignées pour les marmites, une vieille qui n'a pas froid aux yeux, lance vigoureusement: « Je suis pour les droits de la femme, et si on nous donne le vote, je voterai. »

Une lointaine ritournelle, des airs lugubres... au bord du trottoir, la joueuse d'orgue de Barbarie moud des airs d'autrefois. Elle est sourde, quasi aveugle... « Si j'étais jeune, je ne dis pas — Tailleur, fourrure, toutou, c'est la grande dame qui n'émet pas des considérations très neuves... « la femme au foyer... pas mûre pour la politique... »; somme toute, des airs aussi périmés que ceux de la joueuse d'orgue. La coiffeuse, en train de faire une beauté à sa

vant le petit paquet (car le petit homme n'était encore qu'un simple paquet, un objet).

Elle le mettait au sein maternel. Mais il n'apparaissait même pas capable d'ouvrir sa bouche tout seul. Il fallait lui insinuer le doux aliment sur la langue et, pour que la langue le perçut et le comprît, y laisser tomber quelques gouttes.

Les gouttes gisaient comme une plaque blanchâtre sur la langue menue, et le petit semblait ne pas savoir qu'en faire du tout; mais elles se mirent à rouler d'un côté, et la langue se creusa comme une cuiller pour tâcher de les ressaisir. Elle écrasait la suave chose brassée, la pressait, et soudain la jeune mère dans un élan de ravissement s'écria:

— Il tète! il tète! oh! je l'entends avaler!

Son visage rosit d'émotion et ses yeux se noyèrent de larmes.

Car le petit homme, en commençant à sucer et à ingurgiter, donnait dans un seul instant à sa mère plus de joie que n'aurait pu le faire un homme mûr pendant un long espace de temps.

— Qu'il est malin! comme il s'y prend bien! murmurait la mère profondément attendrie, et la sœur approuvait avec émotion: en effet, ce qui glissait là dans le petit muscau était si bon que le frison s'était mis à le savourer comme un véritable gourmet.

En vérité, c'était malin au petit homme de s'entendre à boire. Plus rien dans la vie ne peut être pour lui d'aussi grande importance que ses deux tout premiers actes, respirer et boire. Qu'il y échoue n'a plus à faire sa preuve en aucun autre. Sa brève existence déjà touchée à son terme. Quand il fut rassasié, le petit lâcha sa mère, ouvrit les yeux, et la regarda. Alors elle abaissa,

bouleversée, son regard dans ces étranges yeux ronds de l'enfant, où flottaient encore les ombres de sa mystérieuse origine, et, dans son langage muet, lui souhaita le bonjour et la bienvenue.

Elle lui disait, en son langage muet:

— Dieu te bénisse, mon chéri, mon cœur, ma vie!... Je veux te protéger, t'élever, je veux être ta bonne mère. Je veux te garder sur mon cœur toute la vie, comme à présent, et consacrer mes bras à travailler pour toi, à te porter, à te soutenir et te conduire. Je veux aussi toujours consacrer mon amour, mon corps soumis à la tâche pénible, mon temps, mon existence à te servir... A cause de ce miracle, que tu es sorti de mon sang, que tu es là, que tu vis, que tu sais têter, que tu me regardes si tendrement... toi... ma joie!...

Le petit homme ne répond pas au silencieux discours de sa mère. Il ne sait rien d'elle. Il ne sait pas parler. Mais il n'a pas besoin de paroles non plus pour se faire comprendre, le langage de ses petits pieds et de ses petites mains suffit.

Chez lui tout à la même importance, son sommeil et ses veilles doivent être gardés avec la même sollicitude. Dans sa fragilité réside sa plus grande sécurité, l'arme puissante qui lui sert à réduire la force la plus impétueuse.

Oui, il est à peine arrivé et ne sait encore bien faire quoi que ce soit; et pourtant il a déjà renversé le cours de la journée pour les grandes personnes, changé leurs habitudes, occupé leur esprit.

Et qui le croirait? — Il a su faire garder le lit à sa mère par le jour le plus éclatant.

(Trad. française de J. G.) CÉCILE LAUBER.